

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Benckendorff](#), [Musique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)



[47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-09-25

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe l'ai parfaitement prévu, pensé sans vous le dire, que les amis s'inquiéteraient et vous tourmenteraient encore plus que les ennemis.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 180-181-182, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/198-206

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
48. Lundi le 25 Septembre
10 heures

Je l'ai parfaitement prévu, pensé sans vous le dire, que les amis s'inquiéteraient, & vous tourmenteraient encore plus que les ennemis. Vous ne m'apprenez, donc rien de nouveau. J'avais l'instinct de cela de mille autres choses quand je vous disais, il y a trois semaines je crois que notre bon temps était passé. Soyez en sûr ces huit jours de parfaite liberté ne peuvent plus renaître. Mais que de tristes réflexions à faire pour moi ! Savez-vous bien où tout cela peut mener ? Nous ne sommes qu'au début de tracasseries interminables, et croyez-vous que l'Empereur permette, puisse permettre que mon nom se trouve mêlé à des intrigues françaises puis-je m'y exposer moi-même quel air cela a-t-il ?

Dans mon pays Monsieur je suis une très grande dame, la première dame par mon rang, par ma place au Palais et plus encore, parce que je suis la seule dame de l'Empire qui soit comptée comme vivant dans la familiarité de l'Emp. & de l'Impératrice. J'appartiens à la famille voilà ma position sociale à Pétersbourg, et voilà pourquoi la colère de l'Empereur est si grande de voir le pays de révolution honoré de ma présence. Monsieur ne riez pas quoique j'en ai grande envie, c'est du grand sérieux. Avec des idées pareilles imaginez ce qu'il va dire quand lui arriveront les commérages, les petits journaux, les grands peut-être, que sais-je, des tracasseries politiques, et vous Monsieur emmènerez-vous un auditoire pour voir, entendre, ce qui se fait, ce qui se dit dans mon cabinet vert ? Persuaderez-vous des amis méfiants, des ennemis acharnés ? Vous me faites sortir Monsieur d'une position qui était devenue bonne qui serait devenue meilleure. Je suis toujours restée au courant des affaires de l'Europe.

Je n'ai jamais connu les intrigues de partis en France que pour en rire. Je n'ai pas pris plus d'intérêt à un homme politique qu'à un autre. Voilà ce qui était bien, ce qui faisait pour moi, de ce qui se passe ici, un spectacle animé curieux mais rien qu'un spectacle dont je jouissais avec ma petite société en pleine innocence, & pleine insouciance. Déjà cette position commence à s'altérer, je le vois à la mine de la petite diplomatie de petite espèces. Elle est encore un peu ahurie, et je ne manque aucune occasion de la dérouter. Je poursuivais dans cette intention mais cela me réussira-t-il ? Je vous ai montré pour mon compte le très mauvais côté de ma position actuelle. J'ai été chercher le pire parce qu'en fait de mal, j'aime à échapper aux surprises, je veux vous dire cependant que je ne m'agite pas, je ne m'inquiète pas plus qu'il en faut. Je compte un peu sur mon savoir-faire, infiniment

sur mon innocence. Nous verrons comment cela pourra aller.

Mais arrivons enfin à ce qui nous importe à nous. Quand vous reverrai-je? Je vous ai écrit une triste lettre hier, n'était-elle pas même un peu brutale? Je me sais jamais ce que j'ai écrit, mais j'ai toujours souvenance de l'impression sous laquelle j'ai écrit. Cette impression était bien mauvaise. Elle n'est guère meilleure aujourd'hui. J'ai un chagrin profond. Vous ne sauriez croire tout ce que j'essaye pour me distraire. Ne vous fâchez pas je cherche à me distraire de vous car lorsque je me livre à vous dans ma pensée je me sens toujours prête à fondre en larmes. Je ne puis pas vivre comme cela, je ne puis pas me bien porter, vous voulez que je me porte bien. Mais que faire, qu'imaginer?

Je lis un peu. Je me promène plus longtemps que de coutume. Le soir je quitte ma place, je fais de la musique je dis des bêtises. Enfin je ne me ressemble pas. Hier au soir si vous étiez entré vous ne vous seriez pas reconnu chez moi. Marie occupant mon coin, ce coin encombré de gravures, et garni, par M. Caraffa, dont les yeux noirs trouvent, les yeux bleus de Marie fort beaux. M. Durazzo M. Henage je ne sais quel jeune anglais encore. Moi au piano avec toute la Sardaigne qui chantait on me rappelait des morceaux de Bellini, Adair quelques autres je ne sais plus qui. Le piano est devant une glace. J'y voyais la porte, & je me suis dit vingt fois, cent fois " S'il entraît ! " Et je voyais dans la glace que mes yeux prenaient une autre expression.

En vérité Monsieur je ne conçois pas comment je pourrai aller longtemps comme cela et je frissonne en vous disant cela. Madame de Castellane est venue chez moi hier matin, et en m'attendant nullement à l'objet de cette visite ; elle m'a fort adroitement amenée à ne pas pouvoir lui refuser d'aller dîner chez elle un jour. Cela ne me plaît pas cependant. J'ai choisi jeudi. Pendant qu'elle était là je reçu un billet de M. Molé. Un billet de phrases galantes, qui ne demandait pas de réponse. Tout cela veut-il couvrir les péchés passés, ou servir de masque à de nouveaux ? Ah, j'ai le Temps sur le cœur.

2 heures. Je viens d'écrire une bonne et forte lettre à M. de Lieven. Je crois que vous en seriez très content. Je ne comprends pas ce qu'il pourra y répondre. Mon fils qui est auprès de lui me mande qu'il est comme fou sur le chapitre de mon séjour ici, et qu'il n'y a pas moyen de placer un mot en ma faveur. C'est une vraie démenche. Que de tracasseries de tous les côtés, que des images qui s'amoncellent ! Et les compensations en bonheur que j'ai trouvées, que le ciel a mis sur ma route quand relira-t-il pour moi ?

M. de Broglie va revenir pour les couches de sa fille. Cela ne peut-il pas faire un petit prétexte ! Mais par dessus tout la santé de votre mère ? L'air n'est-il pas plus froid en Normandie ? Les cheminées ferment ici elle serait mieux. Pourquoi ne pas établir d'avance qu'il faut rentrer plutôt en ville. Vous n'avez pas d'habitudes sur ce chapitre, car vous n'êtes établi chez vous à la campagne que depuis cette année. Et mon dieu que me sert de vous fournir toutes ces raisons, si elles ne vous viennent pas à l'esprit, si elles ne vous viennent pas au cœur (Oh la mauvaise parole).

Je ne pense pas ce que je vous dis, mais permettez-moi d'être triste, extrêmement triste, & de le rester tant que vous ne m'aurez pas fourni une date. Le 25 aujourd'hui m'a fait mal. J'y avais tant compté. Ce salon ce cabinet que je regardais avec tant de complaisance en pensant au 25, auxquels je trouvais un air si gai, si charmant, il me font un effet désagréable aujourd'hui en y entrant j'avais envie de fermer les yeux. Demain je dîne chez Pozzo, j'avais dit d'avance que je ne serais pas chez moi le soir. Je pensais que le 26 vous en revenant de la noce & moi du dîner nous passerions notre soirée dans mon cabinet ; que vous prendriez du thé à la petite table. Je pensais à de si jolies pensées. Cela fait mal aujourd'hui. Adieu

Monsieur, adieu, comme toujours plus que jamais adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 48. Paris, Lundi 25 septembre 1837,
Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-09-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 16/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/965>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur180-181-182

Date précise de la lettreLundi 25 septembre 1837

Heure10 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024